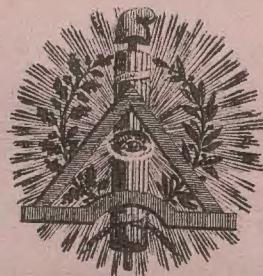


54

HISTOIRE

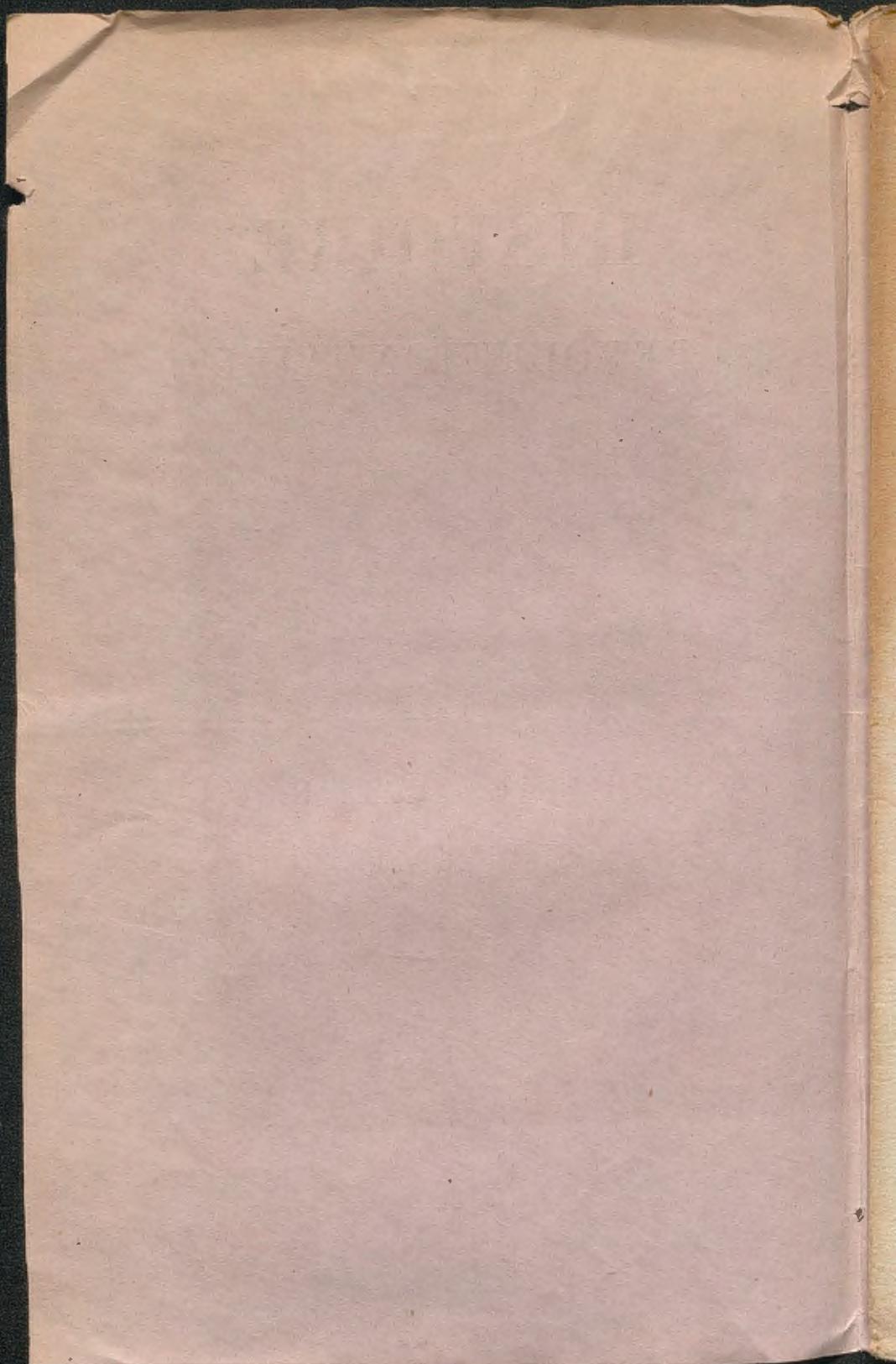
RÉVOLUTIONNAIRE.

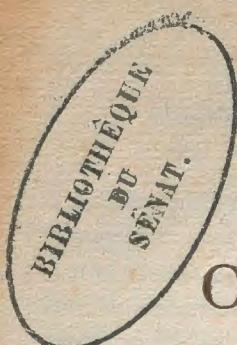


LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU







54

Côte

O D E
RÉPUBLICAINE

AU PEUPLE FRANÇAIS,
SUR L'ÊTRE SUPRÈME;

COMPOSÉE EN BRUMAIRE DE L'AN II^e,

Par le citoyen LE BRUN, auteur de l'Ode patriotique
sur les évènemens de l'année 1792,

Réimprimée par ordre de la Commission d'Instruction
Publique.

Ab iove principium.

ج م

ن



کتابخانه ملی اسلام

« Les Muses sont nées républicaines. La liberté les inspire;
» Leur charme est de plaisir; leur gloire est d'être utiles.
» Chez les anciens la poésie étoit législatrice. Solon écrivit ses
» lois en vers pour les mieux graver dans la mémoire des
» peuples; Tyrée, par ses vers, enflamma le courage des
» Spartiates. La lyre d'Alcée tonna contre les tyrans de
» Lesbos. Certes, la république des lettres ne peut que
» s'accroître et s'ennoblir par l'extinction du despotisme. Le
» génie abhorre l'esclavage. Il faut, pour qu'il existe dans
» toute son énergie, que les tyrans de la pensée n'existent
» plus. L'esclave des rois n'a point de patrie. Jamais il n'a
» pu ni bien sentir, ni bien prononcer ce nom divin : il
» n'enflamme que les coeurs vraiment libres, les ames
» fortes et républicaines. Puissent la patrie et la liberté
» m'avoir inspiré quelques vers dignes d'elles, et d'une
» Muse qui osa me dicter, il y a plus de trente ans, ces deux
» vers bien étranges alors, et qui ne sont point inconnus!

Ce globé est un atome où rampe avec fierté
L'insecte usurpateur qu'on nomme *majesté*.

Poème de la Nature

La plus juste indignation et le plus saint amour de la patrie inspirèrent cette Ode sur l'existence et la nécessité d'un Être-Suprême. L'auteur la composa il y a plus de six mois, à l'époque la plus dangereuse ; mais le danger même irrita le génie. Alors, dit Robespierre, avec autant d'énergie que de vérité, dans un de ses plus beaux Rapports, les fringons avoient usurpé une espèce de sacerdoce politique. On tremblait de proposer une idée juste. Ils avoient interdit au patriotisme l'usage du bon sens. Il y eut un moment où il étoit défendu de s'opposer à la ruine de la patrie, sous peine de passer pour mauvais citoyen. La liberté étoit pour eux l'indépendance du crime, la révolution un trafic, le peuple un instrument, la patrie une proie. . . . Aucun législateur s'est-il avisé jamais de nationaliser l'athéisme ? Plus un homme est doué de sensibilité et de génie, plus il s'attache aux idées qui agrandissent son être, et qui élèvent son cœur. Mais ceux qui trahissoient la patrie, vouloient rendre l'ATHÉISME NATIONAL. Nous avons entendu, qui croiroit à cet excès d'impudeur ! nous avons entendu dénoncer un citoyen, pour avoir osé prononcer le nom de Providence ! nous avons entendu en accuser un autre pour avoir écrit contre l'Athéisme, comme s'ils avoient voulu compenser leur indulgence pour la tyrannie, par la guerre qu'ils déclaroient à la Divinité. . . . Admirable politique de M. Pitt, qui faisoit instiller Dieu par ses émissaires, pour le venger ensuite par ses baïonnettes. . . . Les conspirateurs forment le plan de tout outrer et de tout corrompre. Ils caressoient le peuple pour l'opprimer par lui-même. . . . Il sembloit qu'on n'eût relégué la raison dans les temples, que pour la bannir de la République.

En effet, quelle idée plus absurde et plus impraticable que celle d'une République de vingt-cinq millions d'Athées ! Idée qui, si on eût pu la réaliser, nous eût rendus la fable et l'horreur de tous les peuples.

ODE
RÉPUBLICAINE
AU PEUPLE FRANÇAIS,
SUR L'ETRE SUPRÈME.

Flatter le souverain, c'est trahir la patrie.

Si j'osai, quand le sceptre armoit la tyrannie,
D'un vers républicain épouvanter les rois:
Si de la liberté l'indomptable génie
Sut toujours enflammer et mon cœur et ma voix:

Si, malgré la Bastille et ses tours menaçantes,
Proclamant cette fière et sainte liberté,
J'osai poursuivre alors de mes rimes sanglantes
L'insecte usurpateur qu'on nomme majesté.

Si de l'indépendance avançant la conquête,
Dans le sein des tyrans je plongeai le nemord;
Si la palme civique, en ombrageant ma tête
La dévone à la gloire et peut-être à la mort:

Français, dont j'éveillai les langueurs léthargiques,
SOUVERAIN trop long-temps par les rois détrôné (1),
Non, tu ne craindras point mes accens énergiques;
Tu prêteras l'oreille à qui t'a couronné.

(1) Ces vers font allusion à une strophe du même auteur dans son ode sur les rois, en 1793. Elle fut souvent citée dans les papiers publics, et commence ainsi :

'Tyrans, les nations sommeillent.
Ah ! si jamais ils se réveillent
Ces peuples souverains, détrônés par les rois, etc.

Tu règnés ! tu peux tout : crains ce pouvoir extrême,
 Crains sur tout les flâteurs ; ils enivrent l'orgueil :
 Ils ont perdu les rois ; ils te perdreient toi-même ;
 C'est eux qui sous le trône ont creusé le cercueil.

La vérité ! Voilà mon offrande chérie.
 Loin de toi pour jamais le vil encens des cours,
 Flatter le souverain, c'est trahir la patrie.
 C'est du bonheur public empoisonner le cours.

Poëple ! sans la Sagesse une aiguille puissante
 Vers sa chute bientôt précipite ses pas.
 La vérité m'inspire. O terre ! fais silence.
 Malheur à l'insensé qui ne l'écoute pas !

Atome d'un instant, poussière fugitive,
 Homme né pour la mort, parle ! As-tu fait les dieux ?
 As-tu dit à la mer : brise-toi sur ta rive ?
 As-tu dit au soleil : marche et luis sous mes yeux ?

C'est un Dieu qui t'a dit ! ce Dieu de la pensée.
 N'a pas besoin d'autels, de prêtres ni d'encens,
 Mais quelle ingratitude orgueilleuse, insensée,
 Oseroit lui ravis tes vœux recommeissans ?

Et contre l'Éternel un vermisseau conspire !
 Et, rampant dans un coin de ce vaste Univers,
 L'homme chasseroit Dieu du sein de son empire !
 Il nommeroit Sagesse un délice pervers !

L'impie atteste en vain le néant ou l'absence
 D'un Dieu que les remords révèlent aux forfaits,
 Et moi, j'ose attester l'invisible présence
 D'un Dieu qui à l'univers révèle ses biensfaits.

Ces astres que tu vois, ce globe où tu respire,
 Tes jours, ta liberté, sont l'œuvre de ses mains,
 Il tient du haut des cieux les rênes des empires,
 Et veille avec amour sur les frêles humains.

Tuis Supéretion ! tu l'armois du tonnerre :
 Ton ministre insensé lui prêtoit sa fureur.
 Qui fait parler le ciel mènt toujours à la terre ;
 Et la terre encensoit l'imposture et l'erreur.

Quoi ! l'Europe à genoux trembla sous la Thure !
 Et le pieux effroi des crédules mortels,
 D'un Pontife Romain payant le luxe avaré,
 Brigua l'honneur honteux d'enrichir ses autels !

Tyrant fourbe et sacré, fier d'une triple idole,
 Toi qui verdis le ciel trop long-temps outrage,
 Misérable imposteur, descends du Capitole !
 Le Prêtre a disparu ; l'Eternel est vengé.

Ah ! l'Este indépendant, cause laïque et féconde,
 N'est point ce triple dieu qu'enferme un ciel jaloux.
 Père de la nature, il anime le monde.
 Nous respirons en lui, comme il respire en nous.

Non, Dieu n'existe point s'il n'est pas dans notre ame ;
 C'est là que retentit son immortelle voix.
 Il habite les cœurs : c'est là qu'en traits de flamme
 Lui-même a su graver nos devoirs et ses loix.

Son culte est la vertu : le juste est son image.
 D'hypocrites mortels l'ont trop défiguré.
 Ah ! pourvu que des cœurs il reçoive l'hommage,
 Qu'importe sous quels noms ce Dieu soit adoré ?

C'est en face du ciel, devant l'être des êtres,
 Que tes législateurs ont détrôné les rois.
 Toi-même ô NATION ! libre enfin de tes prêtres,
 Voulus qu'un Dieu présent sanctifât tes droits.

A ce grand créateur qui te nourrit, qui t'aime,
 Tu ne réserves point un oubli criminel.
 Pour régner sur les rois, sers bien ce roi suprême ;
 Tombe avec l'univers aux pieds de l'Eternel.

Inspiré par ce Dieu qu'indigne l'esclavage,
L'peuple ! relève-toi pour frapper les tyrans.
De la Seine à jamais affranchis le rivage ;
Jurons la liberté sur leurs corps expirans.

Qui monarque éternel les nations sont filles.
Est-ce donc pour les rois qu'il créa l'univers ?
Est-ce à leur fol orgueil, est-ce à quelques familles
Qu'il voulut asseoir tant de peuples divers ?

Le roi de Liban s'étoit dit à lui-même :
Je règne sur les monts ; ma tête est dans les cieux.
J'étends sur les forêts mon vaste diadème ;
Je prête un noble asile à l'aigle audacieux.

À mes pieds l'homme rampe... et l'homme qu'il outagé
Rit, se leva, et d'un bras trop long-tems dédaigné,
Fait tomber sous la hache et la tête et l'ombrage
De ce roi des forêts de sa chute indigné.

Vainement il s'exhale en des plaintes amères ;
Les arbres d'alentour sont joyeux de son deuil.
Affranchis de son ombre, ils s'élèvent en frêles ;
Et du géant superbe un ver punit l'orgueil.

VERS SUR DIEU,

TIRÉS DU POÈME DE LA NATURE.

PAR LE BRUN

NINVENTE point ton Dieu, vain mortel ! vil atôme !
Cesse de te créer un auguste fantôme :
Cesse de concevoir une triple unité,
Et de donner la mort à la divinité.
Tu te fais un dédale où ta raison s'égare.

De cet Être infini, l'infini te sépare,
Du char glacé de l'ourse aux feux du syrinus
Il règne : il régne encore où les cieux ne sont plus.
Dans ce gouffre sacré quel mortel peut descendre !
L'immensité l'adore, et ne peut le comprendre.
Et toi, songe de l'être, atôme d'un instant,
Égaré dans les airs sur ce globe flottant,
Des mondes et des cieux spectateur invisible,
Ton orgueil pense atteindre à l'être inaccessible !
Tu prétends lui donner tes ridicules traits,
Tu veux dans ton Dieu même adorer tes portraits.

Si l'aveugle hasard, si l'aveugle matière
N'ont pu créer mon ame, essence de lumière.
Je pense : ma pensée atteste plus un Dieu,
Que tout le firmament et ses globes de feu.

Voilé de sa splendeur, dans sa gloire profonde,
D'un regard éternel il enfante le monde :
Les siècles devant lui s'écoulent, et le tems
N'oseraient mesurer un scul de ses instants.
Ce qu'on nomme destin, n'est que sa loi suprême.
L'immortelle nature est sa fille, est lui-même.
Il est ; tout est par lui : seul être illimité,
En lui, tout est vertu, puissance, éternité.

Au-delà des soleils, au-delà de l'espace,
Il n'est rien qu'il ne voie ; il n'est rien qu'il n'embrasse.
Il est seul du grand-tout le principe et la fin ;
Et la création respire dans son sein.

Puis-je être malheureux ? Je lui dois la naissance.
Tout est bonté, sans doute, en qui tout est puissance !

Ce Dieu, si différent du Dieu que nous formons,
N'a jamais contre l'homme armé de noirs démons.
Il n'a point confié sa vengeance au tonnerre ;
Il n'a point dit aux cieux, vous instruirez la terre,
Mais de la conscience il a dicté la voix ;
Mais dans le cœur de l'homme il a gravé ses loix ;
Mais il a fait rougir la timide innocence ;
Mais il a fait pâlir la coupable licence ;
Mais au sein des enfers il crée le Remord,
Et n'éternise point la douleur et la mort.

La Commission d'instruction publique, arrête l'impression
et l'envoi de l'Ode et des vers de le Brun, aux départemens,
districts, municipalités et sociétés populaires de la République.
Paris, 29 Prairial, l'an deuxième de la République une et
indivisible.

Signé au registre, PAYAN, Commissaire,

FOURGADe, Adjoint.

De l'Imprimerie de la Commission de l'Instruction
publique, rue Honoré, N°. 355.

